

litaire. Naturellement porté aux idées justes et généreuses, il embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, et, tandis que toute sa famille allait grossir les rangs des émigrés, il résista à toutes les instances, à toutes les promesses qui lui furent faites pour ébranler son patriotisme. Desaix se trouvait alors à Strasbourg, au milieu de populations en pleine effervescence et d'un air martial de plus en plus l'esprit de désordre et d'insubordination ; attristé par ce douloureux spectacle, il sollicita en 1791 une place de commissaire des guerres, et fut envoyé en cette qualité dans sa province natale. Là il eut à subir les reproches et les exigences de quelques membres et de quelques amis de sa famille, qui n'avaient pu encore se résigner à accepter le nouvel ordre de choses. Dégouté de la vie administrative, il demanda à rentrer dans l'armée active et fut employé comme lieutenant au 46^e de ligne. Bientôt la guerre éclata, et Desaix fit partie, en qualité d'aide de camp du prince Victor de Broglie, de l'armée du Rhin. Sa réputation de bravoure fut bientôt établie ; mais, à la nouvelle de la journée du 10 août, le prince de Broglie ayant protesté contre l'acte de l'Assemblée législative qui avait prononcé la suspension du roi et Desaix s'étant associé à cette protestation, il se vit suspendu avec son chef par Carnot, commissaire de l'Assemblée ; bientôt même il fut arrêté et dut passer deux mois en prison. Il n'en sortit que sur les réclamations des généraux Biron et Custine, et ce même Carnot, qui, tout en se montrant sévère envers le jeune officier, avait su apprécier les grandes qualités qui le distinguaient, l'envoya à l'armée du Rhin comme adjoint à l'état-major. C'est à cette grande époque que commença à croître en talents militaires et en renommée les Desaix, les Kleber, les Gouvion-Saint-Cyr et tant d'autres qui traitèrent qu'à l'honneur de servir et de sauver leur pays, époque immortelle où le patriotisme étouffait dans toutes les âmes la voix de l'ambition. Après avoir déployé la plus brillante et la plus intelligente valeur au siège de Wissembourg, Desaix fut promu au grade de général de division ; il n'avait alors que vingt-trois ans (1794). Cependant la noblesse de sa naissance, les regrets dont il ne craignait pas d'honorer la mémoire de Custine, qui venait de porter sa tête sur l'échafaud, les plaintes qu'il fit entendre à l'occasion de la captivité de sa mère et de sa sœur, que les jacobins d'Auvergne venaient de jeter en prison, le rendirent suspect à la Convention. Pichegru eut beau le présenter comme le plus noble et le plus général de son armée ; en vain Saint-Just lui-même se montra-t-il de cet avis, on envoya des agents pour l'arrêter. Mais l'amour et le respect qu'il avait su inspirer à ses soldats le sauvèrent ; sa division se révolta et chassa les agents.

Au mois de septembre 1795, Desaix commanda, sous les ordres du général Jourdan, l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, puis passa dans l'armée du Rhin, commandée par Moreau, dont les opérations devaient concourir avec celles du général Bonaparte en Italie, afin de neutraliser en Allemagne une partie des forces de l'Autriche. Ce fut Desaix qui, au mois de juin 1796, fut chargé de préparer le passage du Rhin, opération difficile qui s'acheva avec le plus grand succès. Malheureusement les revers de l'armée de Sambre-et-Meuse arrêtèrent les progrès de Moreau, qui avait pénétré jusqu'au cœur de la Bavière, et qui vit se concentrer sur lui tous les efforts de l'armée autrichienne. C'est alors que Moreau opéra cette savante retraite qui lui fit plus d'honneur que toutes ses victoires, retraite à laquelle Desaix prit la part la plus brillante ; car, enfermé dans Kehl, il arrêta l'archiduc Charles assez longtemps devant cette place pour que les affaires de l'Italie se décidassent sans que le meilleur général de l'Autriche put intervenir.

C'est à partir de cette époque que naquit l'admiration que Desaix professa jusqu'à la fin de sa vie pour le général Bonaparte. Désireux de s'attacher à sa fortune, il se fit donner, au mois de juillet 1797, une mission auprès du vainqueur de l'Italie, qui, lui-même, non appréciateur du mérite du jeune général, fit écrire ces mots dans l'ordre du jour de l'armée : « Les généraux Desaix est venu voir l'armée d'Italie. » Les entretiens de Bonaparte exercèrent sur l'âme ardent de Desaix une séduction irrésistible ; le général en chef lui confia ses plans, ses projets, ses espérances, car il avait une pleine confiance dans la loyauté de son caractère, et lorsqu'il entreprit l'expédition d'Égypte, Desaix fut de tous les généraux celui dont il voulut d'abord s'assurer le concours. Ce fut Desaix qui commanda l'avant-garde, et, lorsque Alexandre fut étonné d'empêcher d'aller, il se dirigea vers le Caire. Dans cette marche, il eut à supporter pour la première fois le choc impétueux des mamelouks, qui vinrent se briser contre ses carrés d'infanterie. Il prit ensuite la part la plus brillante à la bataille des Pyramides et fut chargé par le général en chef de poursuivre Mourad-Bey, qui avait remonté la vallée du Nil, ainsi que d'opérer la conquête de la haute Égypte. « Nul, disait Napoléon à Sainte-Hélène, n'était plus propre à diriger une pareille expédition ; personne ne le désirait avec plus d'ardeur. » L'ennemi, la guerre était sa passion ; insatiable de gloire, il connaissait toute celle qui resterait attachée à la con-

quête des lieux dont le nom retentit dans l'histoire depuis vingt siècles. Au seul nom de Thèbes et de Philé, son cœur palpait d'impatience.

La conquête de la haute Égypte restera en effet le plus beau titre de gloire de Desaix. A travers des obstacles de tout genre et tousjours renaissances, presque sans ressources dans des contrées étrangères à la civilisation, il sut néanmoins soutenir le moral de ses soldats, qui le était aimé, vainquit les mamelouks dans plusieurs batailles sanglantes et passa enfin l'infatigable témérité de Mourad-Bey, qu'il rejeta jusqu'en Nubie. Il s'arrêta bientôt dans les ruines de Thèbes près de Denderah, à l'île d'Éléphantine, et il ne s'écarta que sur les confins de l'Éthiopie. Il occupa alors de régulariser l'administration de cette partie de l'Égypte, et l'on sait qu'il sut se faire aimer et respecter des habitants à ce point qu'ils ne l'appelaient que le *sultan just*. Dans l'armée, on le comparait à Bayard, dont il avait la valeur, la franchise, le désintéressement ; on pouvait aussi dire de lui, comme de ce guerrier, qu'il était *sans peur et sans reproche*.

Bonaparte, abandonnant l'Égypte pour rentrer en France, aurait voulu emmener Desaix avec lui ; Desaix ne put arriver à temps. Le commandement de l'armée revenait de droit à Kleber, qui, d'ailleurs, était digne de cet honneur ; le général en chef envoya alors à Desaix un sabre sur lequel étaient gravés ces mots : *Conquête de la haute Égypte*. Elle est due, lui écrivait-il en même temps, à vos bonnes dispositions et à votre constance dans les fatigues. Recevez, je vous prie, cette arme comme une preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée.

Le traité d'El-Arich ramena Desaix en France ; toutefois, il n'y rentra qu'après avoir subi à Livourne une captivité de trente jours, due à la mauvaise foi des Anglais. L'amiral Keith eut la basse indignité de lui offrir à fr. par jour pour sa table, en ajoutant avec une ironie qu'il croyait sans doute bien spirituelle, qu'il égalait si pronée en France, voulait qu'il ne fût pas méprisé par les soldats : « Je ne vous demande rien, lui répondit Desaix, que de me plaindre de votre présence. J'ai traité avec les mamelouks, les Turcs, les Arabes du grand désert, les Éthiopiens, les noirs de l'Afrique, de trente jours, la parole qu'ils avaient donnée, et m'insultaient point au malheur. Je suis au milieu de mes soldats, et je ne me plains de rien que de votre mauvaise foi. »

À peine arrivé en France, Desaix partit aussitôt pour l'armée d'Italie, où il arriva quelques jours seulement avant la bataille de Marengo. Il reçut aussitôt le commandement des divisions Boudet et Monnier, et fut chargé d'empêcher le corps autrichien qui avait assiégé et pris Gènes de venir se joindre à l'armée de Mélas à Alexandrie. Il avait déjà fait quelques lieues sur la route de Gènes, et rien ne lui annonçant l'approche d'un corps ennemi, lorsque tout à coup le canon de Marengo retentit à ses oreilles ; il forma aussitôt la résolution de se rallier sur le champ de bataille. L'action s'était engagée dès le matin et la mêlée avait été terrible. Cependant Bonaparte avait été surpris par la brusque détermination du général Mélas ; ses dispositions n'avaient pas été prévues pour une attaque aussi prochaine, et lorsque Desaix arriva sur le champ de bataille, l'armée française était en pleine retraite. À la nouvelle de son arrivée, Bonaparte accourut ; les autres généraux se pressèrent autour d'eux, et l'on exulta à Desaix l'état de la situation. Le jeune général promena ses regards sur les deux armées : « Oui, dit-il, la bataille est perdue ; mais, ajouta-t-il en tirant sa montre, il n'est que trois heures et nous avons le temps d'en gagner une autre. » A ces mots, Bonaparte l'embrassa et de nouvelles dispositions furent aussitôt adoptées. L'armée reçut l'ordre d'arrêter son mouvement de retraite, et les Autrichiens sont tout surpris de voir nos bataillons revenir sur eux avec une nouvelle furie. Les divisions Desaix, qui n'avaient pas encore combattu, fondent les premiers sur l'ennemi ; mais tandis que Desaix charge à leur tête pour imprimer à leur courage un élan plus irrésistible, il tombe frappé d'une balle au cœur. À la vue de son général mort, officiers et soldats, ivres de colère et de douleur, se ruèrent sur les Autrichiens et les forcèrent à reculer. Ce furent eux qui décidèrent de la victoire. Au milieu de cette affreuse mêlée, on n'avait pu relever le corps de Desaix ; dans la soirée, son aide de camp Savary alla à la recherche de son malheureux général déjà dépeuplé par les pillards ; mais il le reconnut facilement à ses cicatrices et surtout à sa longue chevelure noire ; les soldats le rapportèrent à la clarté des torches au quartier général, et il est probable que le regret de sa perte fut ressenti par Bonaparte, même au milieu du triomphe de Marengo (14 juin 1800). On peut croire du moins que sa sensibilité équivoque en fut affectée dans une certaine mesure, car l'orgueil d'un pouvoir sans limites n'avait point encore fermé son âme à tout sentiment humain. Il fit étaler de ses regrets dans ses bulletins et voulut que des hommages extraordinaires fussent rendus à l'homme qui occupait une si haute place dans son estime et dans son affection. On éleva à Desaix un monument sur le champ de bataille où il était tombé ; les Autrichiens l'ont dé-

truit, mais sans pouvoir effacer le souvenir des vertus, des talents et des victoires du héros ; d'autres lui furent consacrés à Clermont-Ferrand, dans une lie du Rhin, près de Kehl, et sur la place Dauphine, à Paris. Disons en passant que ce dernier est dans un état de dégradation qui ne fait guère honneur à la tendre sollicitude de l'administration des beaux-arts ; il est vrai que Desaix était un simple général de la République. Une médaille fut frappée en son honneur, plusieurs oraisons funèbres furent prononcées, et on célébra la cérémonie de ses funérailles jusqu'au Caire. Tel était le sentiment d'estime qu'il avait laissé dans ces contrées, que Mourad-Bey, son ancien ennemi, se fit représenter dans cette lugubre circonstance.

Mais, parmi tant d'honneurs funèbres rendus à la mémoire de Desaix, aucun ne porta un caractère plus solennel que le choix du lieu assigné pour sa sépulture. « A tant de vertus et d'héroïsme, je veux décerner, disait Napoléon, un hommage tel qu'aucun homme ne l'a reçu. Le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal, et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard. »

Les restes du jeune général furent, en effet, inhumés à l'hospice du Mont-Saint-Bernard. Desaix, selon Bonaparte, était avec Kleber le plus capable de tous les généraux français de cette époque. « Desaix, disait plus tard l'empereur, ne rêvait que la guerre et la gloire ; les richesses et les plaisirs n'étaient rien pour lui, il ne les accordait pas même une seule pensée. C'était un caractère tout à fait antique. »

Si tout le mérite de Desaix avait consisté à se plaire au bruit du canon, il ne serait pas resté si grand dans l'histoire. Mais ses autres vertus s'étendaient pas de celles qui pouvaient trouver un panegyriste dans Napoléon.

DÉSJUSTÉ, ÉE (dé-za-jus-té) part. passé du v. Désajuster. Qui n'est plus ajusté ; Machine DésJUSTÉE.

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

DÉSJUSTER v. a. ou tr. (dé-za-ju-ster) — du préf. dés, et de ajuster. Déranger ce qui est ajusté ; DésJUSTER une machine, un tiroir de locomotive. Déranger ce qui était disposé avec un certain ordre ; DésJUSTER la toilette, la parure, le coiffure d'une femme.

— Fig. Troubler, déranger, mettre le désordre dans ; Les affaires étaient près d'être conclues ; un accident imprévu a tout DésJUSTÉ. (Fretaud.)

— Absol. : Le vin mêlé avec de l'eau DésJUSTÉ mieux que l'eau pure. (Acad.) Le vin blanc DésJUSTÉ plus agréablement. (Brill-Sax.)

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

DÉSJUSTER v. a. ou tr. (dé-za-ju-ster) — du préf. dés, et de ajuster. Déranger ce qui est ajusté ; DésJUSTER une machine, un tiroir de locomotive. Déranger ce qui était disposé avec un certain ordre ; DésJUSTER la toilette, la parure, le coiffure d'une femme.

— Fig. Troubler, déranger, mettre le désordre dans ; Les affaires étaient près d'être conclues ; un accident imprévu a tout DésJUSTÉ. (Fretaud.)

— Absol. : Le vin mêlé avec de l'eau DésJUSTÉ mieux que l'eau pure. (Acad.) Le vin blanc DésJUSTÉ plus agréablement. (Brill-Sax.)

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

truit, mais sans pouvoir effacer le souvenir des vertus, des talents et des victoires du héros ; d'autres lui furent consacrés à Clermont-Ferrand, dans une lie du Rhin, près de Kehl, et sur la place Dauphine, à Paris. Disons en passant que ce dernier est dans un état de dégradation qui ne fait guère honneur à la tendre sollicitude de l'administration des beaux-arts ; il est vrai que Desaix était un simple général de la République. Une médaille fut frappée en son honneur, plusieurs oraisons funèbres furent prononcées, et on célébra la cérémonie de ses funérailles jusqu'au Caire. Tel était le sentiment d'estime qu'il avait laissé dans ces contrées, que Mourad-Bey, son ancien ennemi, se fit représenter dans cette lugubre circonstance.

Mais, parmi tant d'honneurs funèbres rendus à la mémoire de Desaix, aucun ne porta un caractère plus solennel que le choix du lieu assigné pour sa sépulture. « A tant de vertus et d'héroïsme, je veux décerner, disait Napoléon, un hommage tel qu'aucun homme ne l'a reçu. Le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal, et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard. »

Les restes du jeune général furent, en effet, inhumés à l'hospice du Mont-Saint-Bernard. Desaix, selon Bonaparte, était avec Kleber le plus capable de tous les généraux français de cette époque. « Desaix, disait plus tard l'empereur, ne rêvait que la guerre et la gloire ; les richesses et les plaisirs n'étaient rien pour lui, il ne les accordait pas même une seule pensée. C'était un caractère tout à fait antique. »

Si tout le mérite de Desaix avait consisté à se plaire au bruit du canon, il ne serait pas resté si grand dans l'histoire. Mais ses autres vertus s'étendaient pas de celles qui pouvaient trouver un panegyriste dans Napoléon.

DÉSJUSTÉ, ÉE (dé-za-jus-té) part. passé du v. Désajuster. Qui n'est plus ajusté ; Machine DésJUSTÉE.

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

DÉSJUSTER v. a. ou tr. (dé-za-ju-ster) — du préf. dés, et de ajuster. Déranger ce qui est ajusté ; DésJUSTER une machine, un tiroir de locomotive. Déranger ce qui était disposé avec un certain ordre ; DésJUSTER la toilette, la parure, le coiffure d'une femme.

— Fig. Troubler, déranger, mettre le désordre dans ; Les affaires étaient près d'être conclues ; un accident imprévu a tout DésJUSTÉ. (Fretaud.)

— Absol. : Le vin mêlé avec de l'eau DésJUSTÉ mieux que l'eau pure. (Acad.) Le vin blanc DésJUSTÉ plus agréablement. (Brill-Sax.)

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

truit, mais sans pouvoir effacer le souvenir des vertus, des talents et des victoires du héros ; d'autres lui furent consacrés à Clermont-Ferrand, dans une lie du Rhin, près de Kehl, et sur la place Dauphine, à Paris. Disons en passant que ce dernier est dans un état de dégradation qui ne fait guère honneur à la tendre sollicitude de l'administration des beaux-arts ; il est vrai que Desaix était un simple général de la République. Une médaille fut frappée en son honneur, plusieurs oraisons funèbres furent prononcées, et on célébra la cérémonie de ses funérailles jusqu'au Caire. Tel était le sentiment d'estime qu'il avait laissé dans ces contrées, que Mourad-Bey, son ancien ennemi, se fit représenter dans cette lugubre circonstance.

Mais, parmi tant d'honneurs funèbres rendus à la mémoire de Desaix, aucun ne porta un caractère plus solennel que le choix du lieu assigné pour sa sépulture. « A tant de vertus et d'héroïsme, je veux décerner, disait Napoléon, un hommage tel qu'aucun homme ne l'a reçu. Le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal, et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard. »

Les restes du jeune général furent, en effet, inhumés à l'hospice du Mont-Saint-Bernard. Desaix, selon Bonaparte, était avec Kleber le plus capable de tous les généraux français de cette époque. « Desaix, disait plus tard l'empereur, ne rêvait que la guerre et la gloire ; les richesses et les plaisirs n'étaient rien pour lui, il ne les accordait pas même une seule pensée. C'était un caractère tout à fait antique. »

Si tout le mérite de Desaix avait consisté à se plaire au bruit du canon, il ne serait pas resté si grand dans l'histoire. Mais ses autres vertus s'étendaient pas de celles qui pouvaient trouver un panegyriste dans Napoléon.

DÉSJUSTÉ, ÉE (dé-za-jus-té) part. passé du v. Désajuster. Qui n'est plus ajusté ; Machine DésJUSTÉE.

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

DÉSJUSTER v. a. ou tr. (dé-za-ju-ster) — du préf. dés, et de ajuster. Déranger ce qui est ajusté ; DésJUSTER une machine, un tiroir de locomotive. Déranger ce qui était disposé avec un certain ordre ; DésJUSTER la toilette, la parure, le coiffure d'une femme.

— Fig. Troubler, déranger, mettre le désordre dans ; Les affaires étaient près d'être conclues ; un accident imprévu a tout DésJUSTÉ. (Fretaud.)

— Absol. : Le vin mêlé avec de l'eau DésJUSTÉ mieux que l'eau pure. (Acad.) Le vin blanc DésJUSTÉ plus agréablement. (Brill-Sax.)

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

truit, mais sans pouvoir effacer le souvenir des vertus, des talents et des victoires du héros ; d'autres lui furent consacrés à Clermont-Ferrand, dans une lie du Rhin, près de Kehl, et sur la place Dauphine, à Paris. Disons en passant que ce dernier est dans un état de dégradation qui ne fait guère honneur à la tendre sollicitude de l'administration des beaux-arts ; il est vrai que Desaix était un simple général de la République. Une médaille fut frappée en son honneur, plusieurs oraisons funèbres furent prononcées, et on célébra la cérémonie de ses funérailles jusqu'au Caire. Tel était le sentiment d'estime qu'il avait laissé dans ces contrées, que Mourad-Bey, son ancien ennemi, se fit représenter dans cette lugubre circonstance.

Mais, parmi tant d'honneurs funèbres rendus à la mémoire de Desaix, aucun ne porta un caractère plus solennel que le choix du lieu assigné pour sa sépulture. « A tant de vertus et d'héroïsme, je veux décerner, disait Napoléon, un hommage tel qu'aucun homme ne l'a reçu. Le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal, et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard. »

Les restes du jeune général furent, en effet, inhumés à l'hospice du Mont-Saint-Bernard. Desaix, selon Bonaparte, était avec Kleber le plus capable de tous les généraux français de cette époque. « Desaix, disait plus tard l'empereur, ne rêvait que la guerre et la gloire ; les richesses et les plaisirs n'étaient rien pour lui, il ne les accordait pas même une seule pensée. C'était un caractère tout à fait antique. »

Si tout le mérite de Desaix avait consisté à se plaire au bruit du canon, il ne serait pas resté si grand dans l'histoire. Mais ses autres vertus s'étendaient pas de celles qui pouvaient trouver un panegyriste dans Napoléon.

DÉSJUSTÉ, ÉE (dé-za-jus-té) part. passé du v. Désajuster. Qui n'est plus ajusté ; Machine DésJUSTÉE.

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

DÉSJUSTER v. a. ou tr. (dé-za-ju-ster) — du préf. dés, et de ajuster. Déranger ce qui est ajusté ; DésJUSTER une machine, un tiroir de locomotive. Déranger ce qui était disposé avec un certain ordre ; DésJUSTER la toilette, la parure, le coiffure d'une femme.

— Fig. Troubler, déranger, mettre le désordre dans ; Les affaires étaient près d'être conclues ; un accident imprévu a tout DésJUSTÉ. (Fretaud.)

— Absol. : Le vin mêlé avec de l'eau DésJUSTÉ mieux que l'eau pure. (Acad.) Le vin blanc DésJUSTÉ plus agréablement. (Brill-Sax.)

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

truit, mais sans pouvoir effacer le souvenir des vertus, des talents et des victoires du héros ; d'autres lui furent consacrés à Clermont-Ferrand, dans une lie du Rhin, près de Kehl, et sur la place Dauphine, à Paris. Disons en passant que ce dernier est dans un état de dégradation qui ne fait guère honneur à la tendre sollicitude de l'administration des beaux-arts ; il est vrai que Desaix était un simple général de la République. Une médaille fut frappée en son honneur, plusieurs oraisons funèbres furent prononcées, et on célébra la cérémonie de ses funérailles jusqu'au Caire. Tel était le sentiment d'estime qu'il avait laissé dans ces contrées, que Mourad-Bey, son ancien ennemi, se fit représenter dans cette lugubre circonstance.

Mais, parmi tant d'honneurs funèbres rendus à la mémoire de Desaix, aucun ne porta un caractère plus solennel que le choix du lieu assigné pour sa sépulture. « A tant de vertus et d'héroïsme, je veux décerner, disait Napoléon, un hommage tel qu'aucun homme ne l'a reçu. Le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal, et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard. »

Les restes du jeune général furent, en effet, inhumés à l'hospice du Mont-Saint-Bernard. Desaix, selon Bonaparte, était avec Kleber le plus capable de tous les généraux français de cette époque. « Desaix, disait plus tard l'empereur, ne rêvait que la guerre et la gloire ; les richesses et les plaisirs n'étaient rien pour lui, il ne les accordait pas même une seule pensée. C'était un caractère tout à fait antique. »

Si tout le mérite de Desaix avait consisté à se plaire au bruit du canon, il ne serait pas resté si grand dans l'histoire. Mais ses autres vertus s'étendaient pas de celles qui pouvaient trouver un panegyriste dans Napoléon.

DÉSJUSTÉ, ÉE (dé-za-jus-té) part. passé du v. Désajuster. Qui n'est plus ajusté ; Machine DésJUSTÉE.

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

DÉSJUSTER v. a. ou tr. (dé-za-ju-ster) — du préf. dés, et de ajuster. Déranger ce qui est ajusté ; DésJUSTER une machine, un tiroir de locomotive. Déranger ce qui était disposé avec un certain ordre ; DésJUSTER la toilette, la parure, le coiffure d'une femme.

— Fig. Troubler, déranger, mettre le désordre dans ; Les affaires étaient près d'être conclues ; un accident imprévu a tout DésJUSTÉ. (Fretaud.)

— Absol. : Le vin mêlé avec de l'eau DésJUSTÉ mieux que l'eau pure. (Acad.) Le vin blanc DésJUSTÉ plus agréablement. (Brill-Sax.)

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

truit, mais sans pouvoir effacer le souvenir des vertus, des talents et des victoires du héros ; d'autres lui furent consacrés à Clermont-Ferrand, dans une lie du Rhin, près de Kehl, et sur la place Dauphine, à Paris. Disons en passant que ce dernier est dans un état de dégradation qui ne fait guère honneur à la tendre sollicitude de l'administration des beaux-arts ; il est vrai que Desaix était un simple général de la République. Une médaille fut frappée en son honneur, plusieurs oraisons funèbres furent prononcées, et on célébra la cérémonie de ses funérailles jusqu'au Caire. Tel était le sentiment d'estime qu'il avait laissé dans ces contrées, que Mourad-Bey, son ancien ennemi, se fit représenter dans cette lugubre circonstance.

Mais, parmi tant d'honneurs funèbres rendus à la mémoire de Desaix, aucun ne porta un caractère plus solennel que le choix du lieu assigné pour sa sépulture. « A tant de vertus et d'héroïsme, je veux décerner, disait Napoléon, un hommage tel qu'aucun homme ne l'a reçu. Le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal, et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard. »

Les restes du jeune général furent, en effet, inhumés à l'hospice du Mont-Saint-Bernard. Desaix, selon Bonaparte, était avec Kleber le plus capable de tous les généraux français de cette époque. « Desaix, disait plus tard l'empereur, ne rêvait que la guerre et la gloire ; les richesses et les plaisirs n'étaient rien pour lui, il ne les accordait pas même une seule pensée. C'était un caractère tout à fait antique. »

Si tout le mérite de Desaix avait consisté à se plaire au bruit du canon, il ne serait pas resté si grand dans l'histoire. Mais ses autres vertus s'étendaient pas de celles qui pouvaient trouver un panegyriste dans Napoléon.

DÉSJUSTÉ, ÉE (dé-za-jus-té) part. passé du v. Désajuster. Qui n'est plus ajusté ; Machine DésJUSTÉE.

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

DÉSJUSTER v. a. ou tr. (dé-za-ju-ster) — du préf. dés, et de ajuster. Déranger ce qui est ajusté ; DésJUSTER une machine, un tiroir de locomotive. Déranger ce qui était disposé avec un certain ordre ; DésJUSTER la toilette, la parure, le coiffure d'une femme.

— Fig. Troubler, déranger, mettre le désordre dans ; Les affaires étaient près d'être conclues ; un accident imprévu a tout DésJUSTÉ. (Fretaud.)

— Absol. : Le vin mêlé avec de l'eau DésJUSTÉ mieux que l'eau pure. (Acad.) Le vin blanc DésJUSTÉ plus agréablement. (Brill-Sax.)

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

truit, mais sans pouvoir effacer le souvenir des vertus, des talents et des victoires du héros ; d'autres lui furent consacrés à Clermont-Ferrand, dans une lie du Rhin, près de Kehl, et sur la place Dauphine, à Paris. Disons en passant que ce dernier est dans un état de dégradation qui ne fait guère honneur à la tendre sollicitude de l'administration des beaux-arts ; il est vrai que Desaix était un simple général de la République. Une médaille fut frappée en son honneur, plusieurs oraisons funèbres furent prononcées, et on célébra la cérémonie de ses funérailles jusqu'au Caire. Tel était le sentiment d'estime qu'il avait laissé dans ces contrées, que Mourad-Bey, son ancien ennemi, se fit représenter dans cette lugubre circonstance.

Mais, parmi tant d'honneurs funèbres rendus à la mémoire de Desaix, aucun ne porta un caractère plus solennel que le choix du lieu assigné pour sa sépulture. « A tant de vertus et d'héroïsme, je veux décerner, disait Napoléon, un hommage tel qu'aucun homme ne l'a reçu. Le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal, et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard. »

Les restes du jeune général furent, en effet, inhumés à l'hospice du Mont-Saint-Bernard. Desaix, selon Bonaparte, était avec Kleber le plus capable de tous les généraux français de cette époque. « Desaix, disait plus tard l'empereur, ne rêvait que la guerre et la gloire ; les richesses et les plaisirs n'étaient rien pour lui, il ne les accordait pas même une seule pensée. C'était un caractère tout à fait antique. »

Si tout le mérite de Desaix avait consisté à se plaire au bruit du canon, il ne serait pas resté si grand dans l'histoire. Mais ses autres vertus s'étendaient pas de celles qui pouvaient trouver un panegyriste dans Napoléon.

DÉSJUSTÉ, ÉE (dé-za-jus-té) part. passé du v. Désajuster. Qui n'est plus ajusté ; Machine DésJUSTÉE.

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

DÉSJUSTER v. a. ou tr. (dé-za-ju-ster) — du préf. dés, et de ajuster. Déranger ce qui est ajusté ; DésJUSTER une machine, un tiroir de locomotive. Déranger ce qui était disposé avec un certain ordre ; DésJUSTER la toilette, la parure, le coiffure d'une femme.

— Fig. Troubler, déranger, mettre le désordre dans ; Les affaires étaient près d'être conclues ; un accident imprévu a tout DésJUSTÉ. (Fretaud.)

— Absol. : Le vin mêlé avec de l'eau DésJUSTÉ mieux que l'eau pure. (Acad.) Le vin blanc DésJUSTÉ plus agréablement. (Brill-Sax.)

— Manég. Dont les allures sont dérangées ; Cheval DésJUSTÉ.

DÉSJUSTER v. a. m. (dé-za-ju-ster) part. passé du v. Désajuster. Action de défaire l'ajustement ; Le DésJUSTER d'une roue, d'une machine.

litaire. Naturellement porté aux idées justes et généreuses, il embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, et, tandis que toute sa famille allait grossir les rangs des émigrés, il résista à toutes les instances, à toutes les promesses qui lui furent faites pour ébranler son patriotisme. Desaix se trouvait alors à Strasbourg, au milieu de populations en pleine effervescence et d'un air martial de plus en plus l'esprit de désordre et d'insubordination ; attristé par ce douloureux spectacle, il sollicita en 1791 une place de commissaire des guerres, et fut envoyé en cette qualité dans sa province natale. Là il eut à subir les reproches et les exigences de quelques membres et de quelques amis de sa famille, qui n'avaient pu encore se résigner à accepter le nouvel ordre de choses. Dégouté de la vie administrative, il demanda à rentrer dans l'armée active et fut employé comme lieutenant au 46^e de ligne. Bientôt la guerre éclata, et Desaix fit partie, en qualité d'aide de camp du prince Victor de Broglie, de l'armée du Rhin. Sa réputation de bravoure fut bientôt établie ; mais, à la nouvelle de la journée du 10 août, le prince de Broglie ayant protesté contre l'acte de l'Assemblée législative qui avait prononcé la suspension du roi et Desaix s'étant associé à cette protestation, il se vit suspendu avec son chef par Carnot, commissaire de l'Assemblée ; bientôt même il fut arrêté et dut passer deux mois en prison. Il n'en sortit que sur les réclamations des généraux Biron et Custine, et ce même Carnot, qui, tout en se montrant sévère envers le jeune officier, avait su apprécier les grandes qualités qui le distinguaient, l'envoya à l'armée du Rhin comme adjoint à l'état-major. C'est à cette grande époque que commença à croître en talents militaires et en renommée les Desaix, les Kleber, les Gouvion-Saint-Cyr et tant d'autres qui traitèrent qu'à l'honneur de servir et de sauver leur pays, époque immortelle où le patriotisme étouffait dans toutes les âmes la voix de l'ambition. Après avoir déployé la plus brillante et la plus intelligente valeur au siège de Wissembourg, Desaix fut promu au grade de général de division ; il n'avait alors que vingt-trois ans (1794). Cependant la noblesse de sa naissance, les regrets dont il ne craignait pas d'honorer la mémoire de Custine, qui venait de porter sa tête sur l'échafaud, les plaintes qu'il fit entendre à l'occasion de la captivité de sa mère et de sa sœur, que les jacobins d'Auvergne venaient de jeter en prison, le rendirent suspect à la Convention. Pichegru eut beau le présenter comme le plus noble et le plus général de son armée ; en vain Saint-Just lui-même se montra-t-il de cet avis, on envoya des agents pour l'arrêter. Mais l'amour et le respect qu'il avait su inspirer à ses soldats le sauvèrent ; sa division se révolta et chassa les agents.

Au mois de septembre 1795, Desaix commanda, sous les ordres du général Jourdan, l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, puis passa dans l'armée du Rhin, commandée par Moreau, dont les opérations devaient concourir avec celles du général Bonaparte en Italie, afin de neutraliser en Allemagne une partie des forces de l'Autriche. Ce fut Desaix qui, au mois de juin 1796, fut chargé de préparer le passage du Rhin, opération difficile qui s'acheva avec le plus grand succès. Malheureusement les revers de l'armée de Sambre-et-Meuse arrêtèrent les progrès de Moreau, qui avait pénétré jusqu'au cœur de la Bavière, et qui vit se concentrer sur lui tous les efforts de l'armée autrichienne. C'est alors que Moreau opéra cette savante retraite qui lui fit plus d'honneur que toutes ses victoires, retraite à laquelle Desaix prit la part la plus brillante ; car, enfermé dans Kehl, il arrêta l'archiduc Charles assez longtemps devant cette place pour que les affaires de l'Italie se décidassent sans que le meilleur général de l'Autriche put intervenir.

C'est à partir de cette époque que naquit l'admiration que Desaix professa jusqu'à la fin de sa vie pour le général Bonaparte. Désireux de s'attacher à sa fortune, il se fit donner, au mois de juillet 1797, une mission auprès du vainqueur de l'Italie, qui, lui-même, non appréciateur du mérite du jeune général, fit écrire ces mots dans l'ordre du jour de l'armée : « Les généraux Desaix est venu voir l'armée d'Italie. » Les entretiens de Bonaparte exercèrent sur l'âme ardent de Desaix une séduction irrésistible ; le général en chef lui confia ses plans, ses projets, ses espérances, car il avait une pleine confiance dans la loyauté de son caractère, et lorsqu'il entreprit l'expédition d'Égypte, Desaix fut de tous les généraux celui dont il voulut d'abord s'assurer le concours. Ce fut Desaix qui commanda l'avant-garde, et, lorsque Alexandre fut étonné d'empêcher d'aller, il se dirigea vers le Caire. Dans cette marche, il eut à supporter pour la première fois le choc impétueux des mamelouks, qui vinrent se briser contre ses carrés d'infanterie. Il prit ensuite la part la plus brillante à la bataille des Pyramides et fut chargé par le général en chef de poursuivre Mourad-Bey, qui avait remonté la vallée du Nil, ainsi que d'opérer la conquête de la haute Égypte. « Nul, disait Napoléon à Sainte-Hélène, n'était plus propre à diriger une pareille expédition ; personne ne le désirait avec plus d'ardeur. » L'ennemi, la guerre était sa passion ; insatiable de gloire, il connaissait toute celle qui resterait attachée à la con-

quête des lieux dont le nom retentit dans l'histoire depuis vingt siècles. Au seul nom de Thèbes et de Philé, son cœur palpait d'impatience.

La conquête de la haute Égypte restera en effet le plus beau titre de gloire de Desaix. A travers des obstacles de tout genre et tousjours renaissances, presque sans ressources dans des contrées étrangères à la civilisation, il sut néanmoins soutenir le moral de ses soldats, qui le était aimé, vainquit les mamelouks dans plusieurs batailles sanglantes et passa enfin l'infatigable témérité de Mourad-Bey, qu'il rejeta jusqu'en Nubie. Il s'arrêta bientôt dans les ruines de Thèbes près de Denderah, à l'île d'Éléphantine, et il ne s'écarta que sur les confins de l'Éthiopie. Il occupa alors de régulariser l'administration de cette partie de l'Égypte, et l'on sait qu'il sut se faire aimer et respecter des habitants à ce point qu'ils ne l'appelaient que le *sultan just*. Dans l'armée, on le comparait à Bayard, dont il avait la valeur, la franchise, le désintéressement ; on pouvait aussi dire de lui, comme de ce guerrier, qu'il était *sans peur et sans reproche*.

Bonaparte, abandonnant l'Égypte pour rentrer en France, aurait voulu emmener Desaix avec lui ; Desaix ne put arriver à temps. Le commandement de l'armée revenait de droit à Kleber, qui, d'ailleurs, était digne de cet honneur ; le général en chef envoya alors à Desaix un sabre sur lequel étaient gravés ces mots : *Conquête de la haute Égypte*. Elle est due, lui écrivait-il en même temps, à vos bonnes dispositions et à votre constance dans les fatigues. Recevez, je vous prie, cette arme comme une preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée.

Le traité d'El-Arich ramena Desaix en France ; toutefois, il n'y rentra qu'après avoir subi à Livourne une captivité de trente jours, due à la mauvaise foi des Anglais. L'amiral Keith eut la basse indignité de lui offrir à fr. par jour pour sa table, en ajoutant avec une ironie qu'il croyait sans doute bien spirituelle, qu'il égalait si pronée en France, voulait qu'il ne fût pas méprisé par les soldats : « Je ne vous demande rien, lui répondit Desaix, que de me plaindre de votre présence. J'ai traité avec les mamelouks, les Turcs, les Arabes du grand désert, les Éthiopiens, les noirs de l'Afrique, de trente jours, la parole qu'ils avaient donnée, et m'insultaient point au malheur. Je suis au milieu de mes soldats, et je ne me plains de rien que de votre mauvaise foi. »

À peine arrivé en France, Desaix partit aussitôt pour l'armée d'Italie, où il arriva quelques jours seulement avant la bataille de Marengo. Il reçut aussitôt le commandement des divisions Boudet et Monnier, et fut chargé d'empêcher le corps autrichien qui avait assiégé et pris Gènes de venir se joindre à l'armée de Mélas à Alexandrie. Il avait déjà fait quelques lieues sur la route de Gènes, et rien ne lui annonçant l'approche d'un corps ennemi, lorsque tout à coup le canon de Marengo retentit à ses oreilles ; il forma aussitôt la résolution de se rallier sur le champ de bataille. L'action s'était engagée dès le matin et la mêlée avait été terrible. Cependant Bonaparte avait été surpris par la brusque détermination du général Mélas ; ses dispositions n'avaient pas été prévues pour une attaque aussi prochaine, et lorsque Desaix arriva sur le champ de bataille, l'armée française était en pleine retraite. À la nouvelle de son arrivée, Bonaparte accourut ; les autres généraux se pressèrent autour d'eux, et l'on exulta à Desaix l'état de la situation. Le jeune général promena ses regards sur les deux armées : « Oui, dit-il, la bataille est perdue ; mais, ajouta-t-il en tirant sa montre, il n'est que trois heures et nous avons le temps d'en gagner une autre. » A ces mots, Bonaparte l'embrassa et de nouvelles dispositions furent aussitôt adoptées. L

Fig. Perdre son argent comptant : A Paris, en se désargentant facilement.

DÉSARGENTURE s. f. (de zér-jan-tu-re — rad. désargenter). Techn. Opération par laquelle on dépouille une pièce qu'on veut réargenter de l'ancienne couche d'argent dont elle est couverte.

— Encycl. Lorsque des pièces argentées se trouvent détériorées, ce serait une erreur de croire qu'en leur faisant subir les mêmes opérations qu'à une pièce neuve on viendra à bout de la réargenter solidement et proprement. Il faut tout d'abord la désargenter complètement et ramener le métal sous-jacent à son état primitif de fabrication, puis lui faire subir toutes les préparations ordinaires. On appelle désargenter l'opération de la désargenture, et désargenteur le liquide que l'on y emploie. Pour désargenter à froid, on suspend les objets dans un bain composé d'acide sulfurique à 66°, 10 parties, et d'acide azotique à 40°, 1 partie.

Ce liquide dissout l'argent, en respectant à peu près le cuivre et ses alliages, tels que le mallechort, le pak-fong, le similor, le laiton, etc., etc. A mesure que le bain faiblit, on le remonte par l'addition de petites quantités de ses composants, et de la force, le meilleur et le moins dangereux. Cependant, pour les besoins du commerce, on a souvent recours à l'acide sulfurique à 66° chauffé à environ 200°. Au moment d'opérer, on jette de fortes pinces dans le bain, et on agite le poudrier, on plonge les objets à désargenter, et instantanément l'argent est dissous. On remonte ce bain, lorsqu'il s'épuise, par l'addition de nouvelles pinces de salpêtre. Quand le bain devient vert, c'est l'indice qu'il est saturé; il faut alors en préparer un autre. Il est très-important de surveiller l'opération, sans que les pièces pourraient disparaître dans le bain. Il est prudent aussi de ne pas traiter de cette façon le zinc, le fer, le plomb, qui s'oxydent mieux désargenter par les cyanures, et en se servant des pièces à désargenter comme anodes solubles.

La désargenture, ainsi que la dédorure, a une telle importance, que beaucoup de docteurs préfèrent donner ce travail à des spécialistes que de l'exécuter eux-mêmes, ce qui explique comment il y a à Paris des déodorateurs et des désargenteurs. Cette profession est d'ailleurs dangereuse et des plus malaisées. Le salaire des ouvriers est d'environ 4 francs.

DESARGUES (Gérard ou Gaspard), géomètre et ingénieur français, né à Lyon, en 1593, mort en 1662. Il fut d'abord militaire et prit part, en cette qualité, au siège de La Rochelle, où il se lia avec Descartes. A la paix, il s'occupa de service et se rendit à Paris. Il fut du nombre des savants qui se réunissaient tous les mardis chez Chantreaux-Lefèvre; là, il connut Gassendi, Carcavi, ami de Fermat, l'un des membres nommés de la première Académie des sciences, Boulliau, auteur de plusieurs ouvrages d'astronomie, Roberval, Pascal, etc. Novateur dans toutes les branches de la géométrie où il a porté ses investigations, Desargues ne l'a pas moins été dans la manière de comprendre la science, au point de vue de son importance sociale et de sa diffusion. Croirait-on aujourd'hui les idées que nous appelons aujourd'hui les origines l'Association polytechnique? Tout le temps qu'il habita Paris, il fit gratuitement aux ouvriers, le soir, des cours de géométrie appliqués à la charpente, à la stéréométrie, etc.; aussi le général Poncelet l'appelle-t-il le Monge de son siècle. L'originalité de ses travaux, appréciés seulement des plus habiles connaisseurs parmi ses contemporains, lui valut par contre l'animosité haineuse des savants médiocres, et son amour du bien public ne lui fit trouver que des persécuteurs. « Pauvre Desargues, dit le général Poncelet, qui se figurait que des affiches apposées aux murs de Paris, des ébauches d'ouvrages rédigés en faveur de la classe ouvrière, dont ils initiaient le langage familier, des leçons sans apprêts pourraient le défendre contre les calomnies, et soustraire à l'oubli ses savantes méthodes géométriques si utiles aux arts! » Bienôt lassé de ne pouvoir pas même être utile impunément, Desargues quitta Paris pour revenir à Lyon, où il reprit toutes ses leçons familières sur la coupe des pierres et la perspective.

Descartes faisait le plus grand cas de Desargues, comme le prouvent plusieurs de ses lettres à Mersenne. On lit dans l'une d'elles, au sujet d'une note de Desargues relative à quelques propriétés des transversales : « La façon dont il commence son raisonnement, en appliquant tout ensemble aux lignes droites et aux courbes, est d'autant plus belle qu'elle est plus générale. Il semble être prise dans ce que l'on coutume de nommer la métaphysique de la géométrie. » — Desargues, dit le général Poncelet, fut le premier d'entre les modernes qui envisagea la géométrie sous un point de vue général. Voici quels sont ses principaux titres : il donna le premier les sections du cône oblique à base circulaire par des plans non perpendiculaires à la section principale et constata l'identité de ces sections avec celles qu'on obtient dans le cône de révolution. Il considérait comme des variétés d'une même

courbe toutes les sections coniques, qui, jusque-là, avaient toujours été traitées séparément. Il regardait aussi un système de droites parallèles entre elles comme concourant à l'infini. « Pour votre façon de considérer les lignes parallèles comme si elles s'assemblaient à un point à distance infinie, afin de les comprendre sous le même point de vue, celles qui tendent à un point, elle est fort bonne. Elle lit-on dans une des lettres de Descartes. Il transporta aux coniques diverses propriétés connues du système de deux droites. L'une de ses découvertes dans cet ordre d'idées, nous a été conservée par Pascal, qui l'appelle merveilleuse : c'est la relation des segments faits par une conique et par les quatre côtés d'un quadrilatère inscrit à cette conique sur une transversale menée arbitrairement dans son plan. En voici l'énoncé : « Le produit des segments compris sur la transversale, entre un point de la conique et deux côtés opposés du quadrilatère, est au produit des segments compris entre le même point et les deux autres côtés dans un rapport égal à celui des produits analogues des segments correspondants au second point de rencontre de la transversale avec la conique. » Desargues désignait cette relation sous le nom d'involutions de six points, dénomination qui a été conservée. (V. INVOLUTION.) Les six points étant conjugués deux à deux, Desargues examinait le cas où deux points conjugués viendraient à se confondre, et celui où deux conjugués de points conjugués viendraient en même temps. Le beau théorème dont on vient de lire l'énoncé comprend, comme un cas particulier, celui de Pappus, relativement aux segments déterminés sur une transversale par les diagonales d'un quadrilatère et ses quatre côtés. Le système des diagonales, considéré, en effet, une conique particulière, circonscrite au quadrilatère. On voit dans les indications fournies par Desargues, Bosse et Huret, que Desargues avait tiré de son théorème beaucoup de conséquences importantes; malheureusement il n'en est rien parvenu jusqu'à nous. L'ouvrage intitulé : *Brouillon projet des coniques*, où il avait consigné ses recherches et qui avait excité l'admiration de Pascal et de Fermat, est entièrement perdu. Robert Simson, M. Chasles et d'autres ont depuis mis en œuvre le théorème de Desargues, et en ont tiré de nombreux et intéressants corollaires. On voit encore à Desargues la démonstration d'une propriété des triangles qui a été beaucoup utilisée dans la géométrie contemporaine : si deux triangles, situés dans l'espace ou dans un même plan, ont leurs sommets placés deux à deux sur trois droites concourant en un même point, leurs côtés se rencontreront deux à deux en trois points situés en ligne droite, et réciproquement. Quand les deux triangles sont dans des plans différents, le fait est évident, comme le remarque Desargues, puisque les rencontres de leurs côtés ne peuvent avoir lieu que sur l'intersection des plans qui contiennent les deux triangles; quand ils sont dans un même plan, la démonstration, qui pourrait être omise, puisqu'il ne s'agit que de géométrie euclidienne, se fait au moyen du théorème de Ptolémée sur le triangle coupé par une transversale. Ce théorème de Desargues a été reproduit par Servais, et employé depuis par Brianchon, par le général Poncelet, par MM. Sturm et Gerzonne. Le général Poncelet en a fait la base de sa belle théorie des figures homologiques. M. Chasles remarque, au sujet de ce même théorème de Desargues, qu'il conduit naturellement à une autre perspective : c'est que, quand deux figures planes, situées dans l'espace, ont la perspective l'une de l'autre, si l'on fait tourner le plan de la première autour de la droite suivant laquelle il coupe celui de la seconde, les droites qui iront des points de la première figure aux points correspondants de la seconde concourront toujours en un même point, quand même les plans des deux figures viendraient à se confondre. Enfin Desargues publia sur la perspective, la coupe des pierres et le tracé des cadran, divers ouvrages où il traita ces objets, dit M. Chasles, « en homme supérieur, y apportant, avec une exactitude alors souvent inconnue aux artistes, les principes d'universalité qui se dénotent dans ses recherches de pure géométrie. » Les écrits de Desargues sur les applications de la géométrie aux arts ont été perdus comme ses ouvrages de géométrie. Ils avaient pour titres : *Méthode de nouveaux moyens de perspective*, *de nouveaux moyens de mettre en perspective les objets d'après leur relief, ou en devis, avec leurs proportions, mesures, éloignements, sans employer aucun point qui soit hors du champ de l'ouvrage* (1630); *Brouillon projet de la coupe des pierres* (1640); *les Cadran, ou Moyen de tracer le style ou l'axe*, inséré à la fin du *Plancier projet*. On ne connaît ces divers ouvrages que par le graveur Bosse, qui, initié par Desargues dans ses conceptions, les exposa de nouveau dans une sorte de commentaire. Le traité de perspective, où se trouve la méthode de l'échelle *fygante*, était, au témoignage de Fermat, « agréable et de bon esprit. » Descartes en dit, dans une de ses lettres à Mersenne : « Je n'ai reçu que depuis peu de jours le petit livret in-folio qui traite de la perspective : il n'est pas à désservir, outre que la curiosité et la netteté du langage de son auteur sont à estimer. »

L'invention des épicycloïdes et leur mise

en usage en mécanique seraient aussi dues, paraît-il, à Desargues.

DÉSARISTOCRATISÉ, ÉE (de zari-sto-krat-i-zé) part. passé du v. Désaristocratiser. Qui n'est plus aristocratique : Gouvernement désaristocratisé.

DÉSARISTOCRATISER v. a. ou tr. (de zari-sto-krat-i-zé — du préf. dés, et de aristocratiser). Détruire le caractère aristocratique de : Désaristocratiser le pouvoir.

Se désaristocratiser v. pr. Cesser d'être aristocratique : Gouvernement qui se désaristocratiser.

DÉSARMÉ, ÉE (de zér-armé) part. passé du v. Désarmer. Qui n'est plus en état de combattre. Soldat désarmé. Insurrection désarmée. Vaisseau désarmé. On doit embrasser l'ennemi désarmé. (Christine de Suède.) Que de choses ! Ne le désespérer dans Carthage ! Désarmé ! (Montesquieu.)

— Déchargé, en parlant d'une arme à feu : Canon désarmé. Dont la batterie est abaissée, en parlant d'une arme à feu; qui est abaissé, en parlant du chien d'une arme à feu : Fusil, pistolet désarmé. Le chien de mon fusil est désarmé. (Montesquieu.)

— Par ext. Qui est sans moyens de défense : La nature a fait l'homme nu et désarmé. Qui y a-t-il de plus désarmé que l'hirondelle ? (Lamennais.)

— Fig. Qui n'est point soutenu par la force, qui, dépourvu de tout moyen de contrainte : Les armées désarmées tombent dans le néant. (De Keiz.) Il fléchi, apaisé : Etre désarmé par les larmes, par les aveux d'un coupable.

— Blas. Se dit d'une aigle qui n'a point d'ailes : De Ganay, en Bourgogne : Dor, à l'aigle désarmé, désarmé. — Anfortès, Dor, à l'aigle désarmée de saute, besogne de gendarme.

— Substantif. Personne désarmée : C'est souvent une grande faute que de relever un ennemi à terre, et que de rendre leurs armes aux désarmés. (Alex. Dumas.)

— Allus. litt. J'ai et, me voilà désarmé, Allusion à un vers de la *Métromanie*. V. METROMANIE.

DÉSARMER v. a. ou tr. (de zér-arme — du préf. dés, et de armer). Action de désarmer, de faire déposer ou de retirer les armes : Le désarmement de la garnison fut le premier article de la capitulation. Les troupes ont été désarmées. Les troupes : Le France donnera un jour au monde le signal du désarmement; c'est un honneur qui paraît lui être réservé. (Proudh.) Le désarmement européen implique l'abolition de l'esclavage militaire. (V. de Guizot.)

— Mar. Action de dégrader un vaisseau de son artillerie, de son équipage, de ses munitions, de ses agrès.

— Désarmer des avions. Les rentrer dans une embarcation après s'en être servi. Désarmer une bouche à feu. En retirer les projectiles. — Désarmer un canon. On dit aussi de préférence : DÉCHARGER UNE BOUCHE À FEU.

— Escr. Mouvement par lequel on fait tomber l'arme des mains de son adversaire.

— Encycl. Polit. S'il est une question qui intéresse vivement les contribuables en même temps que les hommes amis du progrès et de la liberté, c'est assurément la question du désarmement. Nous savons tous qu'il existe pour les armées un pied de paix et un pied de guerre. Entre ces deux situations que les mots qui les désignent suffisent à définir, nous avons depuis quelques années établi une situation intermédiaire. Il devrait en être forcément ainsi. « L'Empire, c'est la paix, » a dit, en 1852, une voix autorisée, et il faut reconnaître qu'à part les expéditions de Crimée, de Balkie, de Syrie, d'Italie, de Chine, de Cochinchine et du Mexique, cette paix n'a pas été troublée. Mais si peu qu'elle l'ait été, on nous accordera qu'il a fallu, tout en restant sur le pied de paix, faire face aux exigences des circonstances. De là cette situation intermédiaire, nous allons dire interlope, qu'on appelle paix armée. Ces différents pieds coûtent cher. Nous n'avons pas la prétention de calculer à quelle somme hypothétique s'élève l'argent inutilement dépensé en armements par les nations européennes depuis soixante et soixante-dix ans. Ne nous occupons absolument que des hommes entretenus sous les drapeaux et, limitant nos calculs à une année, nous dirons : « La République semblait aisée, dit Bloch, lorsqu'il s'agit de gouverner des hommes sur pied par les puissances européennes, il en faudrait à près de 7,500,000 hommes. Chaque soldat coûte annuellement 1,000 fr. La dépense totale par jour est de 60 millions de francs; par an, elle s'élève à 21,900,000,000 francs. »

La guerre étant la négation du progrès et de la liberté, tous les hommes que préoccupe le bien-être de l'humanité et son avenir sont les partisans du désarmement : d'abord parce que la suppression des armées permanentes amènerait une immense économie; en second lieu, parce qu'en donnant à l'industrie et à l'agriculture tous les bras que la guerre leur enlève, un lieu d'hommes consommant sans rien produire, on arrêterait les hommes appartenant à leur coefficient dans le grand travail de la production; enfin, parce que les armées ont toujours amené avec elles le désarmement et la servitude. Depuis 1789, ce sont les armées permanentes qui rendent si laborieux

l'enfantement de la liberté, si incertaines et si précaires les conquêtes des révolutions. S'il y avait des armées permanentes, l'obéissance passive ne serait plus un danger; la liberté n'aurait plus rien à craindre du pouvoir exécutif; les coups de main militaires, passages du Rubicon à toutes les époques et de tous les pays, deviendraient impossibles. Ce sont, nous l'avons déjà dit, les armées permanentes, épées de Damoclès suspendues sur toute organisation politique née de la réflexion et de la délibération, qui, dans l'antiquité, ont tué la liberté grecque et la liberté romaine; ce sont elles qui ont fait régner à Athènes et à Rome le despotisme asiatique; ce sont elles qui, partout, en Europe, ont élevé les monarchies absolues. « Chez une nation éclairée et avec un gouvernement libre, dit Buchanan, une armée permanente n'est pas seulement inutile, mais elle est dangereuse, puisque évidemment elle met le pouvoir entre les mains du souverain. Les lois et les institutions les plus sages ne sont d'aucune utilité, si les garanties de l'exécution leur manquent; et comment les garanties d'exécution pourraient-elles exister lorsque le souverain dispose d'un instrument de violence aussi formidable? Les hommes au pouvoir, malgré de leurs soldats, et de leurs canons, et de leurs vaisseaux, ils seront battus. Le peuple qui n'a confié ses intérêts se lèvera comme un seul homme, puisqu'il s'agira de défendre son indépendance et sa liberté. »

Nous connaissons trop les grands gouvernements pour espérer que l'un d'eux s'en tiendra à un langage aussi sage. Mais si les grands Etats ne veulent pas prendre l'initiative, que les Etats secondaires donnent l'exemple, si, ajoute M. Bloch, cette voie ne conduit pas au but, que les Etats les plus intéressés par la situation de leurs finances à conserver la paix s'entendent et concluent une alliance offensive et défensive contre toutes les armées permanentes, dit Laroque, sont de perpétuels obstacles à tout progrès dans la voie libérale... De longs siècles de monarchie absolue ont ainsi façonné l'institution militaire en Europe, que le soldat n'a jamais oublié que l'homme d'abord et citoyen, fait abnégation de ces derniers titres. Il ne croit plus appartenir à son pays; mais il se considère comme la chose de celui qui le commande. Assoupli par le joug de la discipline, il en vient bientôt à être plus qu'un esclave dont toute la science, toute la morale et toute la religion consistent à tuer ou à se faire tuer sur un signe du maître. »

Pour tous ces motifs, et l'on nous accordera qu'il est de la valeur, tous les hommes sincèrement dévoués au progrès et à la liberté désirent le désarmement complet de l'Europe. Mais, comme Bloch le fait très-justement observer, il ne faudrait pas prendre ce mot à la lettre et croire qu'il s'agit de supprimer en entier l'armée et d'établir, par exemple, une organisation semblable à celle de la Suisse. Nous ne sommes pas organisés comme cette vaillante nation, pas plus que notre système gouvernemental ne permet qu'une heure d'indépendance, ainsi que cela s'est pratiqué aux Etats-Unis d'Amérique, un million d'hommes puisse se trouver tout à coup sous les armes. En attendant que l'heure des Etats-Unis d'Europe ait sonné, et elle sonnera, nous voudrions voir le gouvernement revenir à l'ancien pied de paix. On a tenté divers moyens d'arriver à ce but. On a essayé de renvoyer dans leurs foyers tous les soldats qui en feraient la demande et de ne laisser que les cadres qui n'ont rien de militaire; mais ce moyen n'est pas très-convenable. Il a été préalablement conduit de la rade dans le port où il a été amarré. Le désarmement opéré, on emploie les mesures de conservation prescrites par les règlements. Le navire est alors classé dans la catégorie des bâtiments dits désarmés; pendant l'opération, on dit qu'il est en désarmement. Cette catégorie est la seconde des quatre dans lesquelles l'ordonnance du 1er juillet 1831 place tous les bâtiments de la flotte.

L'ordonnance du 1er juillet 1831 indique les soins à apporter dans chaque catégorie : de ses principaux buts est d'éviter les désarmements complets, car les réarmements sont ensuite très-couteux. Le titre 1er s'occupe de la conservation des bâtiments désarmés. Aux termes de l'article 5, les escouades de gardiennage sont chargées, sous la responsabilité des maîtres, de la garde des bâtiments désarmés; elles sont placées, ainsi que de celles de tous les autres bâtiments, et autres qui y seront déposés; de visiter journalièrement les bâtiments, d'y entretenir la propreté, d'exécuter les réparations légères au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir; enfin, de prendre toutes les précautions qui peuvent contribuer à prolonger la durée des bâtiments et à en assurer la conservation.

D'après l'article 8, les escouades de gardiennage sont placées, dans chaque port, sous les ordres du directeur des mouvements qui en dispose, au besoin, pour tous les travaux relatifs à l'armement ou au désarmement des navires.

Il faudrait des volumes pour désigner tous les objets qui entrent dans l'équipement et le munitionnement d'un navire de guerre, c'est-à-dire qui constituent son armement.

— Désarmer, en parlant d'une arme à feu : Canon désarmé. Dont la batterie est abaissée, en parlant d'une arme à feu; qui est abaissé, en parlant du chien d'une arme à feu : Fusil, pistolet désarmé. Le chien de mon fusil est désarmé. (Montesquieu.)

— Par ext. Qui est sans moyens de défense : La nature a fait l'homme nu et désarmé. Qui y a-t-il de plus désarmé que l'hirondelle ? (Lamennais.)

— Fig. Qui n'est point soutenu par la force, qui, dépourvu de tout moyen de contrainte : Les armées désarmées tombent dans le néant. (De Keiz.) Il fléchi, apaisé : Etre désarmé par les larmes, par les aveux d'un coupable.

— Blas. Se dit d'une aigle qui n'a point d'ailes : De Ganay, en Bourgogne : Dor, à l'aigle désarmé, désarmé. — Anfortès, Dor, à l'aigle désarmée de saute, besogne de gendarme.

— Substantif. Personne désarmée : C'est souvent une grande faute que de relever un ennemi à terre, et que de rendre leurs armes aux désarmés. (Alex. Dumas.)

— Allus. litt. J'ai et, me voilà désarmé, Allusion à un vers de la *Métromanie*. V. METROMANIE.

DÉSARMER v. a. ou tr. (de zér-arme — du préf. dés, et de armer). Action de désarmer, de faire déposer ou de retirer les armes : Le désarmement de la garnison fut le premier article de la capitulation. Les troupes ont été désarmées. Les troupes : Le France donnera un jour au monde le signal du désarmement; c'est un honneur qui paraît lui être réservé. (Proudh.) Le désarmement européen implique l'abolition de l'esclavage militaire. (V. de Guizot.)

— Mar. Action de dégrader un vaisseau de son artillerie, de son équipage, de ses munitions, de ses agrès.

— Désarmer des avions. Les rentrer dans une embarcation après s'en être servi. Désarmer une bouche à feu. En retirer les projectiles. — Désarmer un canon. On dit aussi de préférence : DÉCHARGER UNE BOUCHE À FEU.

— Escr. Mouvement par lequel on fait tomber l'arme des mains de son adversaire.

— Encycl. Polit. S'il est une question qui intéresse vivement les contribuables en même temps que les hommes amis du progrès et de la liberté, c'est assurément la question du désarmement. Nous savons tous qu'il existe pour les armées un pied de paix et un pied de guerre. Entre ces deux situations que les mots qui les désignent suffisent à définir, nous avons depuis quelques années établi une situation intermédiaire. Il devrait en être forcément ainsi. « L'Empire, c'est la paix, » a dit, en 1852, une voix autorisée, et il faut reconnaître qu'à part les expéditions de Crimée, de Balkie, de Syrie, d'Italie, de Chine, de Cochinchine et du Mexique, cette paix n'a pas été troublée. Mais si peu qu'elle l'ait été, on nous accordera qu'il a fallu, tout en restant sur le pied de paix, faire face aux exigences des circonstances. De là cette situation intermédiaire, nous allons dire interlope, qu'on appelle paix armée. Ces différents pieds coûtent cher. Nous n'avons pas la prétention de calculer à quelle somme hypothétique s'élève l'argent inutilement dépensé en armements par les nations européennes depuis soixante et soixante-dix ans. Ne nous occupons absolument que des hommes entretenus sous les drapeaux et, limitant nos calculs à une année, nous dirons : « La République semblait aisée, dit Bloch, lorsqu'il s'agit de gouverner des hommes sur pied par les puissances européennes, il en faudrait à près de 7,500,000 hommes. Chaque soldat coûte annuellement 1,000 fr. La dépense totale par jour est de 60 millions de francs; par an, elle s'élève à 21,900,000,000 francs. »

La guerre étant la négation du progrès et de la liberté, tous les hommes que préoccupe le bien-être de l'humanité et son avenir sont les partisans du désarmement : d'abord parce que la suppression des armées permanentes amènerait une immense économie; en second lieu, parce qu'en donnant à l'industrie et à l'agriculture tous les bras que la guerre leur enlève, un lieu d'hommes consommant sans rien produire, on arrêterait les hommes appartenant à leur coefficient dans le grand travail de la production; enfin, parce que les armées ont toujours amené avec elles le désarmement et la servitude. Depuis 1789, ce sont les armées permanentes qui rendent si laborieux

l'enfantement de la liberté, si incertaines et si précaires les conquêtes des révolutions. S'il y avait des armées permanentes, l'obéissance passive ne serait plus un danger; la liberté n'aurait plus rien à craindre du pouvoir exécutif; les coups de main militaires, passages du Rubicon à toutes les époques et de tous les pays, deviendraient impossibles. Ce sont, nous l'avons déjà dit, les armées permanentes, épées de Damoclès suspendues sur toute organisation politique née de la réflexion et de la délibération, qui, dans l'antiquité, ont tué la liberté grecque et la liberté romaine; ce sont elles qui ont fait régner à Athènes et à Rome le despotisme asiatique; ce sont elles qui, partout, en Europe, ont élevé les monarchies absolues. « Chez une nation éclairée et avec un gouvernement libre, dit Buchanan, une armée permanente n'est pas seulement inutile, mais elle est dangereuse, puisque évidemment elle met le pouvoir entre les mains du souverain. Les lois et les institutions les plus sages ne sont d'aucune utilité, si les garanties de l'exécution leur manquent; et comment les garanties d'exécution pourraient-elles exister lorsque le souverain dispose d'un instrument de violence aussi formidable? Les hommes au pouvoir, malgré de leurs soldats, et de leurs canons, et de leurs vaisseaux, ils seront battus. Le peuple qui n'a confié ses intérêts se lèvera comme un seul homme, puisqu'il s'agira de défendre son indépendance et sa liberté. »

Nous connaissons trop les grands gouvernements pour espérer que l'un d'eux s'en tiendra à un langage aussi sage. Mais si les grands Etats ne veulent pas prendre l'initiative, que les Etats secondaires donnent l'exemple, si, ajoute M. Bloch, cette voie ne conduit pas au but, que les Etats les plus intéressés par la situation de leurs finances à conserver la paix s'entendent et concluent une alliance offensive et défensive contre toutes les armées permanentes, dit Laroque, sont de perpétuels obstacles à tout progrès dans la voie libérale... De longs siècles de monarchie absolue ont ainsi façonné l'institution militaire en Europe, que le soldat n'a jamais oublié que l'homme d'abord et citoyen, fait abnégation de ces derniers titres. Il ne croit plus appartenir à son pays; mais il se considère comme la chose de celui qui le commande. Assoupli par le joug de la discipline, il en vient bientôt à être plus qu'un esclave dont toute la science, toute la morale et toute la religion consistent à tuer ou à se faire tuer sur un signe du maître. »

Pour tous ces motifs, et l'on nous accordera qu'il est de la valeur, tous les hommes sincèrement dévoués au progrès et à la liberté désirent le désarmement complet de l'Europe. Mais, comme Bloch le fait très-justement observer, il ne faudrait pas prendre ce mot à la lettre et croire qu'il s'agit de supprimer en entier l'armée et d'établir, par exemple, une organisation semblable à celle de la Suisse. Nous ne sommes pas organisés comme cette vaillante nation, pas plus que notre système gouvernemental ne permet qu'une heure d'indépendance, ainsi que cela s'est pratiqué aux Etats-Unis d'Amérique, un million d'hommes puisse se trouver tout à coup sous les armes. En attendant que l'heure des Etats-Unis d'Europe ait sonné, et elle sonnera, nous voudrions voir le gouvernement revenir à l'ancien pied de paix. On a tenté divers moyens d'arriver à ce but. On a essayé de renvoyer dans leurs foyers tous les soldats qui en feraient la demande et de ne laisser que les cadres qui n'ont rien de militaire; mais ce moyen n'est pas très-convenable. Il a été préalablement conduit de la rade dans le port où il a été amarré. Le désarmement opéré, on emploie les mesures de conservation prescrites par les règlements. Le navire est alors classé dans la catégorie des bâtiments dits désarmés; pendant l'opération, on dit qu'il est en désarmement. Cette catégorie est la seconde des quatre dans lesquelles l'ordonnance du 1er juillet 1831 place tous les bâtiments de la flotte.

L'ordonnance du 1er juillet 1831 indique les soins à apporter dans chaque catégorie : de ses principaux buts est d'éviter les désarmements complets, car les réarmements sont ensuite très-couteux. Le titre 1er s'occupe de la conservation des bâtiments désarmés. Aux termes de l'article 5, les escouades de gardiennage sont chargées, sous la responsabilité des maîtres, de la garde des bâtiments désarmés; elles sont placées, ainsi que de celles de tous les autres bâtiments, et autres qui y seront déposés; de visiter journalièrement les bâtiments, d'y entretenir la propreté, d'exécuter les réparations légères au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir; enfin, de prendre toutes les précautions qui peuvent contribuer à prolonger la durée des bâtiments et à en assurer la conservation.

D'après l'article 8, les escouades de gardiennage sont placées, dans chaque port, sous les ordres du directeur des mouvements qui en dispose, au besoin, pour tous les travaux relatifs à l'armement ou au désarmement des navires.

Il faudrait des volumes pour désigner tous les objets qui entrent dans l'équipement et le munitionnement d'un navire de guerre, c'est-à-dire qui constituent son armement.

— Désarmer, en parlant d'une arme à feu : Canon désarmé. Dont la batterie est abaissée, en parlant d'une arme à feu; qui est abaissé, en parlant du chien d'une arme à feu : Fusil, pistolet désarmé. Le chien de mon fusil est désarmé. (Montesquieu.)

— Par ext. Qui est sans moyens de défense : La nature a fait l'homme nu et désarmé. Qui y a-t-il de plus désarmé que l'hirondelle ? (Lamennais.)

— Fig. Qui n'est point soutenu par la force, qui, dépourvu de tout moyen de contrainte : Les armées désarmées tombent dans le néant. (De Keiz.) Il fléchi, apaisé : Etre désarmé par les larmes, par les aveux d'un coupable.

— Blas. Se dit d'une aigle qui n'a point d'ailes : De Ganay, en Bourgogne : Dor, à l'aigle désarmé, désarmé. — Anfortès, Dor, à l'aigle désarmée de saute, besogne de gendarme.

— Substantif. Personne désarmée : C'est souvent une grande faute que de relever un ennemi à terre, et que de rendre leurs armes aux désarmés. (Alex. Dumas.)

— Allus. litt. J'ai et, me voilà désarmé, Allusion à un vers de la *Métromanie*. V. METROMANIE.

DÉSARMER v. a. ou tr. (de zér-arme — du préf. dés, et de armer). Action de désarmer, de faire déposer ou de retirer les armes : Le désarmement de la garnison fut le premier article de la capitulation. Les troupes ont été désarmées. Les troupes : Le France donnera un jour au monde le signal du désarmement; c'est un honneur qui paraît lui être réservé. (Proudh.) Le désarmement européen implique l'abolition de l'esclavage militaire. (V. de Guizot.)

— Mar. Action de dégrader un vaisseau de son artillerie, de son équipage, de ses munitions, de ses agrès.

— Désarmer des avions. Les rentrer dans une embarcation après s'en être servi. Désarmer une bouche à feu. En retirer les projectiles. — Désarmer un canon. On dit aussi de préférence : DÉCHARGER UNE BOUCHE À FEU.

— Escr. Mouvement par lequel on fait tomber l'arme des mains de son adversaire.

— Encycl. Polit. S'il est une question qui intéresse vivement les contribuables en même temps que les hommes amis du progrès et de la liberté, c'est assurément la question du désarmement. Nous savons tous qu'il existe pour les armées un pied de paix et un pied de guerre. Entre ces deux situations que les mots qui les désignent suffisent à définir, nous avons depuis quelques années établi une situation intermédiaire. Il devrait en être forcément ainsi. « L'Empire, c'est la paix, » a dit, en 1852, une voix autorisée, et il faut reconnaître qu'à part les expéditions de Crimée, de Balkie, de Syrie, d'Italie, de Chine, de Cochinchine et du Mexique, cette paix n'a pas été troublée. Mais si peu qu'elle l'ait été, on nous accordera qu'il a fallu, tout en restant sur le pied de paix, faire face aux exigences des circonstances. De là cette situation intermédiaire, nous allons dire interlope, qu'on appelle paix armée. Ces différents pieds coûtent cher. Nous n'avons pas la prétention de calculer à quelle somme hypothétique s'élève l'argent inutilement dépensé en armements par les nations européennes depuis soixante et soixante-dix ans. Ne nous occupons absolument que des hommes entretenus sous les drapeaux et, limitant nos calculs à une année, nous dirons : « La République semblait aisée, dit Bloch, lorsqu'il s'agit de gouverner des hommes sur pied par les puissances européennes, il en faudrait à près de 7,500,000 hommes. Chaque soldat coûte annuellement 1,000 fr. La dépense totale par jour est de 60 millions de francs; par an, elle s'élève à 21,900,000,000 francs. »

La guerre étant la négation du progrès et de la liberté, tous les hommes que préoccupe le bien-être de l'humanité et son avenir sont les partisans du désarmement : d'abord parce que la suppression des armées permanentes amènerait une immense économie; en second lieu, parce qu'en donnant à l'industrie et à l'agriculture tous les bras que la guerre leur enlève, un lieu d'hommes consommant sans rien produire, on arrêterait les hommes appartenant à leur coefficient dans le grand travail de la production; enfin, parce que les armées ont toujours amené avec elles le désarmement et la servitude. Depuis 1789, ce sont les armées permanentes qui rendent si laborieux

l'enfantement de la liberté, si incertaines et si précaires les conquêtes des révolutions. S'il y avait des armées permanentes, l'obéissance passive ne serait plus un danger; la liberté n'aurait plus rien à craindre du pouvoir exécutif; les coups de main militaires, passages du Rubicon à toutes les époques et de tous les pays, deviendraient impossibles. Ce sont, nous l'avons déjà dit, les armées permanentes, épées de Damoclès suspendues sur toute organisation politique née de la réflexion et de la délibération, qui, dans l'antiquité, ont tué la liberté grecque et la liberté romaine; ce sont elles qui ont fait régner à Athènes et à Rome le despotisme asiatique; ce sont elles qui, partout, en Europe, ont élevé les monarchies absolues. « Chez une nation éclairée et avec un gouvernement libre, dit Buchanan, une armée permanente n'est pas seulement inutile, mais elle est dangereuse, puisque évidemment elle met le pouvoir entre les mains du souverain. Les lois et les institutions les plus sages ne sont d'aucune utilité, si les garanties de l'exécution leur manquent; et comment les garanties d'exécution pourraient-elles exister lorsque le souverain dispose d'un instrument de violence aussi formidable? Les hommes au pouvoir, malgré de leurs soldats, et de leurs canons, et de leurs vaisseaux, ils seront battus. Le peuple qui n'a confié ses intérêts se lèvera comme un seul homme, puisqu'il s'agira de défendre son indépendance et sa liberté. »

Nous connaissons trop les grands gouvernements pour espérer que l'un d'eux s'en tiendra à un langage aussi sage. Mais si les grands Etats ne veulent pas prendre l'initiative, que les Etats secondaires donnent l'exemple, si, ajoute M. Bloch, cette voie ne conduit pas au but, que les Etats les plus intéressés par la situation de leurs finances à conserver la paix s'entendent et concluent une alliance offensive et défensive contre toutes les armées permanentes, dit Laroque, sont de perpétuels obstacles à tout progrès dans la voie libérale... De longs siècles de monarchie absolue ont ainsi façonné l'institution militaire en Europe, que le soldat n'a jamais oublié que l'homme d'abord et citoyen, fait abnégation de ces derniers titres. Il ne croit plus appartenir à son pays; mais il se considère comme la chose de celui qui le commande. Assoupli par le joug de la discipline, il en vient bientôt à être plus qu'un esclave dont toute la science, toute la morale et toute la religion consistent à tuer ou à se faire tuer sur un signe du maître. »

Pour tous ces motifs, et l'on nous accordera qu'il est de la valeur, tous les hommes sincèrement dévoués au progrès et à la liberté désirent le désarmement complet de l'Europe. Mais, comme Bloch le fait très-justement observer, il ne faudrait pas prendre ce mot à la lettre et croire qu'il s'agit de supprimer en entier l'armée et d'établir, par exemple, une organisation semblable à celle de la Suisse. Nous ne sommes pas organisés comme cette vaillante nation, pas plus que notre système gouvernemental ne permet qu'une heure d'indépendance, ainsi que cela s'est pratiqué aux Etats-Unis d'Amérique, un million d'hommes puisse se trouver tout à coup sous les armes. En attendant que l'heure des Etats-Unis d'Europe ait sonné, et elle sonnera, nous voudrions voir le gouvernement revenir à l'ancien pied de paix. On a tenté divers moyens d'arriver à ce but. On a essayé de renvoyer dans leurs foyers tous les soldats qui en feraient la demande et de ne laisser que les cadres qui n'ont rien de militaire; mais ce moyen n'est pas très-convenable. Il a été préalablement conduit de la rade dans le port où il a été amarré. Le désarmement opéré, on emploie